



**HAL**  
open science

**Claude Andrault-Schmitt et Philippe Depreux (dir.),  
Les chapitres séculiers et leur culture. Vie canoniale, art  
et musique à Saint Yrieix (Ve-XIIIe siècle). Actes du  
colloque tenu à Limoges, Saint-Yrieix et Poitiers du 18  
au 20 juin 2009, Limoges, PULIM, 2014, 24 cm, 580 p.**

Bénédicte Fillion-Braguet

► **To cite this version:**

Bénédicte Fillion-Braguet. Claude Andrault-Schmitt et Philippe Depreux (dir.), Les chapitres séculiers et leur culture. Vie canoniale, art et musique à Saint Yrieix (Ve-XIIIe siècle). Actes du colloque tenu à Limoges, Saint-Yrieix et Poitiers du 18 au 20 juin 2009, Limoges, PULIM, 2014, 24 cm, 580 p.. Bulletin Monumental, 2016, pp.216-218. halshs-02138292

**HAL Id: halshs-02138292**

**<https://shs.hal.science/halshs-02138292v1>**

Submitted on 2 Jun 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

---

Claude Andrault-Schmitt et Philippe Depreux (dir.), *Les chapitres séculiers et leur culture. Vie canoniale, art et musique à Saint-Yrieix (VIe-XIIIe siècle)*. Actes du colloque tenu à Limoges, Saint-Yrieix et Poitiers du 18 au 20 juin 2009, Limoges, PULIM, 2014

Bénédicte Fillion

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Fillion Bénédicte. Claude Andrault-Schmitt et Philippe Depreux (dir.), *Les chapitres séculiers et leur culture. Vie canoniale, art et musique à Saint-Yrieix (VIe-XIIIe siècle)*. Actes du colloque tenu à Limoges, Saint-Yrieix et Poitiers du 18 au 20 juin 2009, Limoges, PULIM, 2014. In: Bulletin Monumental, tome 174, n°2, année 2016. pp. 216-218;

[https://www.persee.fr/doc/bulmo\\_0007-473x\\_2016\\_num\\_174\\_2\\_12810](https://www.persee.fr/doc/bulmo_0007-473x_2016_num_174_2_12810)

---

Fichier pdf généré le 06/01/2020

de transmission vers les créations matérielles est mal connu, il est incontestable, affirme Cl. A.-S., que la géométrie modulaire, l'unité et la fluidité de la *lux continua* obtenue par des moyens multiples « avait tout pour satisfaire un théologien ». Ce chapitre apporte une saine et riche contribution à la question du passage du « roman » au « gothique » (si tant est que l'on puisse encore utiliser ces concepts stylistiques). Les chapitres suivants constituent une très intéressante réflexion sur les relations entretenues par Saint-Pierre de Poitiers avec les églises de « type » angevin qui l'ont précédé ou immédiatement suivi (B. Fillion-Braguet et D. Prigent) ou bien avec des églises plus proches d'elles dans la géographie ecclésiastique du temps (Y. Blomme) et avec l'abbaye de Valence à Couhé-Vérac (Cl. A.-S.). D'une manière plus inattendue, N. Reveyron expose les liens de Saint-Pierre de Poitiers avec la cathédrale Saint-Jean de Lyon, que peut expliquer la présence de Jean Bellesmains sur le siège métropolitain (1182-1193) une dizaine d'années après les débuts de sa construction.

La septième partie est consacrée au décor peint, aux verrières et aux stalles du milieu du XII<sup>e</sup> siècle (Cl. A.-S.), dont les éléments de décor présentent de si troublantes similitudes avec certains dessins des carnets de Villard de Honnecourt. Le chapitre consacré aux verrières (K. Boulanger) permet d'insérer le chef d'œuvre insigne que constitue le vitrail de la crucifixion dans un ensemble d'une étonnante cohérence établi en trois grandes campagnes échelonnées entre 1160 et 1235 reflétant un programme iconographique exceptionnel. L'importance de ce décor très coloré, même s'il laisse une part non négligeable aux verrières en grisaille, est généralement associé à des édifices dépourvus de peintures murales autres que des badigeons unificateurs ou destinés à souligner directement les lignes de force de l'architecture. À Saint-Pierre, la richesse tout à fait exceptionnelle du décor peint présenté par Cl. Landry-Lacroix est confirmée par de nombreux sondages et quelques restaurations dont l'analyse minutieuse met en évidence la cohérence et l'homogénéité ; depuis la publication de *La cathédrale Saint-Pierre*, des pans importants de ce décor ont été mis en valeur qui confirment l'ampleur inégalée de l'œuvre comparée aux édifices contemporains conservés.

La huitième partie réunit les études sur la sculpture : celle liée à la cathédrale du milieu du XII<sup>e</sup> siècle dénote une étroite collaboration entre les sculpteurs et les appareilleurs. Ce précoce recours à la standardisation permet d'identifier deux équipes intervenant dans

deux campagnes successives (1155-1170, 1170-1180). B. Fillion-Braguet identifie clairement dans cette production, qui prend racine dans les derniers chantiers romans de la région sans échapper à des influences plus lointaines, notamment chartraines, des « maîtres » d'une grande compétence, pleinement conscients de la modernité de leur art. Les 63 modillons sculptés des coursiers de la nef et des salles de la tour nord ainsi que les chapiteaux des supports des travées occidentales sont présentés sous la forme d'un simple album photographique (E. Michaud-Avril) complétant ainsi la présentation du décor intérieur.

L'étude de la sculpture des portails dissocie clairement la porte Saint-Michel réalisée, selon B. Pilot, dans les dernières années du XII<sup>e</sup> siècle, qui présente aux piédroits les images d'un cycle de l'enfance, de celle des portails occidentaux datés des années 1250-1265. C. Piccinini qui signe les chapitres qui leur sont consacrés concentre son attention sur leur laborieuse édification, par une équipe de sculpteurs plus ou moins habiles regroupés autour de maîtres formés sur le chantier de Charroux ; ces maîtres et leurs compagnons produisirent, dans le cadre d'une commande qui n'ignorait ni Bourges ni Amiens, une œuvre dont le montage bâclé et l'inachèvement n'expliquent qu'en partie le manque d'éclat. C'est dans la neuvième partie qu'il faut aller chercher le complément de l'étude de ces portails examinés par C. Piccinini mais cette fois du point de vue iconographique. On en retiendra essentiellement le jeu ambigu que proposèrent les commanditaires de l'œuvre en choisissant de consacrer le portail sud de la façade à l'apôtre Thomas, que rien n'appelait ici, mais qui pouvait diriger subrepticement l'attention du fidèle vers l'autre Thomas, l'archevêque de Cantorbéry, dont la cathédrale possédait des reliques.

La neuvième et dernière partie « Le sens des images » regroupe en sus de cette analyse des portails occidentaux, quatre études iconographiques et iconologiques. M. Angheben s'efforce de départager ce qui relève du dogme et de la liturgie dans la distribution spatiale des thèmes iconographiques de la crucifixion et de la théophanie répartis dans les divers champs de la sculpture, de la peinture, de la mosaïque et du vitrail. M.- Th. Camus, dans un très bref chapitre, propose une clef de lecture tout à fait nouvelle et éclairante de l'iconographie spécifique de la croisée, au cœur de l'église cathédrale. B. Pilot, dans le chapitre 37, propose de voir dans les sept clefs de voûtes historiées de la partie orientale de l'église l'expression d'un programme centré

sur la parousie, réalisé en deux campagnes différentes, mais coordonnées en fonction d'un programme global. L'iconographie des supports de coursiers, apparaît en revanche, aux yeux de S. Biay, comme un « mélange de genres », incompatible avec un programme iconographique, mais liés par un « discours formel ». Il propose d'interpréter ce florilège d'êtres fantastiques, de beautés difformes et de belles difformités, comme une image inversée de l'homme conçu à l'image de Dieu ; il rattache, de manière quelque peu acrobatique, ce « discours » à l'interprétation déjà complexe de la clef de la dernière travée sud du chevet proposée dans le chapitre 12 par C. Treffort.

La « conclusion » formulée très brièvement par L. Bourgeois insiste sur la belle complémentarité des approches mise en œuvre dans cet ouvrage, sur la difficulté à accorder des analyses et des propositions de datation parfois divergentes, sur tout ce qui peut encore être fait pour aller au-delà dans la connaissance de l'édifice, notamment par des études archéologiques dans et autour de l'édifice pour mieux l'insérer encore dans l'histoire et dans la topographie de la ville.

J'aimerais, pour ma part, souligner, au-delà de la richesse des informations dont ce compte rendu ne peut donner qu'un faible aperçu, combien cet ouvrage mérite l'attention des historiens de l'art, par son ambition épistémologiquement œcuménique, par les éclairages nouveaux qu'il porte sur des aspects déjà plus ou moins connus de l'édifice, mais aussi par la mise en évidence de phases essentielles de son existence jusqu'alors un peu éclipsées par la renommée de l'étonnante cathédrale de Jean Bellesmains : je pense en particulier aux campagnes menées sous l'épiscopat de Jean de Melun (1235-1257) qui pourrait prendre place parmi la belle série de prélats promoteurs de l'architecture et des arts au temps du gothique rayonnant.

Philippe Aragauas

Claude ANDRAULT-SCHMITT et Philippe DEPREUX (dir.), *Les chapitres séculiers et leur culture. Vie canoniale, art et musique à Saint-Yrieix (VI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle)*. Actes du colloque tenu à Limoges, Saint-Yrieix et Poitiers du 18 au 20 juin 2009, Limoges, PULIM, 2014, 24 cm, 580 p., fig. et ill. en coul., cartes, tableaux. - ISBN : 978-2-84287-626-5, 45 €.

A la suite du colloque de 2009 tenu à Limoges, Saint-Yrieix et Poitiers, Cl. Andrault-Schmitt et Ph. Depreux ont rassemblé le travail

des équipes universitaires du Centre d'Études Supérieures de Civilisation Médiévale de Poitiers (CESCM) et du Centre de Recherche interdisciplinaire en Histoire, Histoire de l'Art et Musicologie de Limoges (CRIHAM) rejoins par quelques amis médiévistes, spécialistes du monde canonial. Les différents axes de recherches, pluridisciplinaires et complémentaires, sont ordonnés en cinq parties qui explorent tour à tour le contexte historique et le cadre canonial, l'hagiographie de saint Yrieix, l'empreinte archéologique de la collégiale dans la ville, le monument, son décor et son mobilier et enfin sa prestigieuse bibliothèque autour de la bible de Saint-Yrieix et du Graduel ou manuscrit latin 903.

La première partie est consacrée au statut des chanoines et à l'histoire de l'ordre canonial. B. Meijns l'ouvre avec une introduction d'une grande clarté rappelant les modalités de la constitution de l'ordre des *clerici canonici*, ses évolutions avec l'*institutio canonicorum* énoncé lors du concile de 816, puis au XI<sup>e</sup> siècle avec la réforme grégorienne. S'appuyant sur l'exemple de la Normandie médiévale, V. Gazeau enchaîne en expliquant ce qui distingue les différentes fondations de chanoines, leurs fonctions, leur influence dans le monde religieux, mais aussi leurs liens avec le monde laïc et seigneurial. Avec l'exemple a priori éloigné des préoccupations de ce colloque, puisqu'il nous conduit dans l'empire germanique, H. Seibert livre une approche complémentaire qui fait valoir le rôle des différents dignitaires composant un chapitre canonial. Th. Pécourt s'appuie sur ses recherches effectuées dans les provinces ecclésiastiques d'Aix, d'Arles et d'Embrun, pour montrer comment se tissent les liens entre les chanoines et les évêques, et comment ces communautés canoniales ont participé à la territorialisation des diocèses. C. Saint-Martin s'intéresse au quartier canonial de Saint-Sernin de Toulouse, ancienne abbaye de chanoines réguliers et restitue le plan et la distribution des différents bâtiments érigés en complément de l'abbatiale. Mais derrière les constructions, elle montre aussi les individus, leurs fonctions et la façon dont ils habitent l'espace. E. Carrero Santamaria clôt cette première partie en présentant quelques ensembles canoniaux du nord de l'Espagne et en expliquant comment les bâtiments habituels ont traversés les siècles, au mieux se transformant selon les besoins pour accueillir les sépultures, au pire, en disparaissant.

La deuxième partie est portée par les historiens et hagiographes. Ph. Depreux, C. Faure et E. Bozoky se sont attachés à la personne et à la personnalité d'Yrieix (Aredius),

éditant son testament, source inestimable pour les historiens, scrutant son milieu social et ses relations, mais aussi les miracles qu'il a suscités, grâce aux témoignages de Grégoire de Tours, son ami et contemporain et à une *vita* plus tardive. En l'absence de cartulaire, A. Massoni exploite les rares sources conservées et met en lumière les connexions entre Saint-Yrieix et Saint-Martin de Tours, établissement sous la protection de laquelle Aredius avait placé sa fondation. J.-P. Thuillat précise le contexte de la venue d'Henri II Plantagenêt à Saint-Yrieix et montre comment cette halte limousine a laissé son empreinte dans le déroulement du chantier de la collégiale. Comme elle avait commencé, cette deuxième partie s'achève avec un testament. J.-L. Lemaître évoque la mémoire et la fortune matérielle d'un chœur de Saint-Yrieix, Bertrand Autier, parent de Bernard Gui, dominicain célèbre pour son rôle dans l'inquisition languedocienne.

La troisième partie aborde enfin à Saint-Yrieix et révèle l'importance de l'impact de la collégiale sur la ville, pourtant largement modifiée par l'urbanisation des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. En dépit de difficultés réelles liées à un manque de sources, Chr. Remy parvient à donner vie à l'enclos canonial, habité non seulement par les chanoines, mais aussi, et cela est plus curieux, par des familles de chevaliers, montrant ainsi la forte imbrication entre les deux mondes. En s'attachant aux données topographiques, R. Boisseau explique comment la ville s'est développée, à la croisée d'un chemin antique et de l'ancienne villa d'*Attanum*, élue pour accueillir la fondation d'Aredius. Porte-parole de ses collègues archéologues, P. Conte présente la ville à la lumière des récents chantiers de fouilles, livrant la localisation et la distribution géographique des différents cimetières de la cité médiévale et révélant la présence d'un double fossé remblayé, assurément associé à une fortification. Enfin L. Bourgeois quitte le Limousin pour le Poitou et s'intéresse à la formation, à partir de trois noyaux distincts, de La Mothe-Sainte-Héray, seule paroisse placée sous le vocable de saint Yrieix dans le diocèse de Poitiers.

La quatrième partie est consacrée à la collégiale, lieu central de la communauté. Poursuivant une recherche entamée il y a quelques années, Cl. Andrault-Schmitt signe un article très abouti sur l'étude monumentale de l'église, détaillant les différentes phases de construction qui se sont succédées, entre 1181 et 1240 environ, offrant à la lumière des dossiers de restauration, un éclairage intéressant sur les parties hautes, couvertures, et réseaux d'évacuations des eaux. Grâce à une

mise en perspective fine et détaillée, l'édifice apparaît comme le fruit d'un chantier à la fois très ancré dans la réalité limousine, de part les nombreuses analogies avec les édifices voisins, mais aussi profondément ouvert aux influences extérieures, comme le prouvent les emprunts à l'art de la Saintonge, de l'Angoumois (Saint-Châtres) ou des bords de Loire (utilisation de la voûte angevine). X. Lhermite se concentre sur la partie orientale de l'abside, ajoutée dans une phase ultérieure qu'il place peu avant 1300, mais qui pourrait bien se situer entre 1276 et 1285 et dont il montre l'originalité dans un contexte de lien étroit avec le pouvoir royal. V. Debiais étudie d'abord les signes lapidaires qui ornent presque uniquement les tambours des colonnes, ce qui lui permet d'intéressantes réflexions sur le rôle des marques et sur les liens entre signes et supports. Il s'exprime une seconde fois à propos des inscriptions de la *Maiestas Domini* qui orne une des arcatures de la façade méridionale du bras sud du transept, en complément des propos de M. Angheben. Ce dernier, après avoir présenté l'œuvre et évoqué son emplacement, s'attarde sur la richesse des différents niveaux de lecture iconographique et reconnaît une théophanie liturgique, liée à la rémission des péchés obtenue par la pénitence et préparant le fidèle au sacrement de l'eucharistie. Enfin, s'appuyant sur le procès-verbal de 1791, J.-Fr. Boyer s'attache à dresser la liste des objets qui servaient au culte et à les replacer dans la collégiale, ce qui permet de restituer l'aménagement liturgique de l'église et de comprendre son fonctionnement. On voit alors se dessiner une distribution des autels assez classique et l'on comprend l'intérêt de l'ajout de l'abside, destinée à servir de reliquaire au chef de saint Yrieix.

La dernière partie met en valeur les manuscrits de la bibliothèque de la collégiale. M. Besseyre et E. Sparhubert rendent hommage à la trop peu étudiée bible romane de Saint-Yrieix et au talent du peintre du Sacramentaire de Saint-Étienne de Limoges, en abordant les problèmes passionnants d'ateliers, d'influences et de commandes. E. Proust pointe les liens formels qui existent entre la Bible de Saint-Yrieix et la sculpture romane en Limousin, repérant des formules et les motifs communs. Les trois derniers articles portent sur le graduel de Saint-Yrieix (B.n.F., ms. latin 903), œuvre majeure du milieu du XI<sup>e</sup> siècle, célébrée par les musicologues du monde entier. Chr. Cazeaux-Kowalski fait une analyse complète du graduel et montre comment il participe à l'évolution de la notation en neumes aquitains, vers un système d'écriture diastématique. M.-N. Colette étudie le processionnal-troaire-prosaire qui complète

le graduel (P° 133-203), ainsi que les additions de prosules et de proses, révélant l'usage enrichi du manuscrit. G. Iversen se concentre sur le répertoire, dégagant les préférences stylistiques et poétiques du graduel, où l'influence des manuscrits du sud de la France se fait sentir, selon elle, plus que celle de Saint-Martial de Limoges. Et c'est C. Treffort qui conclut, offrant une synthèse des différentes interventions et rappelant que l'ouvrage vient fort à propos compléter les parutions récentes sur les chapitres canoniaux de Saint-Seurin de Bordeaux et de Saint-Émilien.

À l'instar de l'édition des actes du colloque de Saint-Martial de Limoges (Cl. Andrault-Schmitt, dir., *Ambition politique et production culturelle, X<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles*, 2006 ; c. r. *Bull. mon.*, 2010-2, p. 193-194), l'ouvrage dédié à Saint-Yrieix s'appuie sur la multiplication des regards scientifiques et la pluridisciplinarité des approches. Si l'on note que cette nouvelle publication a droit à des planches en couleur, on se félicite surtout du sujet étudié. On voit bien comment il est important et nécessaire de donner la parole aux établissements dits secondaires, car ce sont eux qui livrent les informations les plus accessibles mais aussi les plus utiles et exploitables pour la compréhension des territoires. Sans nul doute, ces 27 contributions, par la mise à plat des données, offrent une quantité d'informations qui trouvent un écho dans bien des domaines, enrichissant considérablement le dossier de l'histoire de Saint-Yrieix en particulier et des fondations canoniales en général.

Bénédicte Fillion-Braguet

**Brigitte BOISSAVIT-CAMUS** (dir.), *Le baptistère Saint-Jean de Poitiers : de l'édifice à l'histoire urbaine*, Turnhout, Brepols, 2014, 28 cm, 520 p., 560 fig. et ill. en n. et bl. dans le texte, 119 fig. en coul. en 48 pl. h. t., carte, plans, schémas, tabl. - ISBN : 978-2-503-54831-9, 75 €.

(*Bibliothèque de l'Antiquité Tardive*, 26)

Il est un baptistère fameux qui dresse sa haute silhouette aux décors polychromes à Poitiers. Le symbole qu'il constituait pour l'Église locale, la fascination qu'il exerça, lui valurent d'être sauvé de la destruction en 1831, acheté par l'État, classé sur la première liste des M. H., restauré et étudié à plusieurs reprises. L'ouvrage polyphonique, porté par B. Boissavit-Camus, marque l'issue de la dernière phase d'études en date, sur un édifice qui mérite mieux encore qu'auparavant sa

place éminente dans l'histoire de l'art chrétien occidental. De 1995 à 2002, la petite équipe de ce projet de recherches interdisciplinaires s'est attachée aux hommes passionnés par ce monument vénérable autant qu'au bâti, conservé, disparu, restitué, démêlant habilement un écheveau historiographique et stratigraphique des plus complexes.

Le lecteur assidu se souviendra du plaidoyer de B. Boissavit-Camus *et alii*, « Archéologie et restauration des monuments. Instaurer de véritables "études archéologiques préalables" » (*Bull. mon.*, 2003-3, p. 195-222). D'autres auront dégusté, à la manière d'une bande-annonce de film, les notices de B. Boissavit-Camus pour « Les premiers édifices chrétiens » dans les *Dossiers d'Archéologie* n° 363, 2014, p. 50-59. S'y retrouvent le rédacteur de la préface, Ch. Bonnet, et les auteurs des chapitres I, IV, V et VI (J.-Fr. Reynaud, S. Buttner, A. Flammin), dans deux autres reflets des retombées du vaste projet pluridisciplinaire dans lequel s'est insérée l'étude du baptistère de Poitiers.

Les 6 chapitres denses – qui peuvent se lire un par un – sont organisés suivant une progression analytique puis synthétique, donnant la possibilité au lecteur de suivre pas à pas la démarche des différents contributeurs (J.-Fr. Amelot, B. Boissavit-Camus, M.-Th. Camus, J.-F. Reynaud, S. Buttner, A. Flammin, Serge Dalle, L. Prysmicki, A. Blanc, N. Rouquet et M. Rétolle).

Le chapitre I resitue le monument dans une historiographie nourrie qui débute en 1703 par la polémique sur la fonction primitive païenne/chrétienne du monument et perdure tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle. Restauré par C. Joly-Leterme dans les années 1850-1860 puis par J.-C. Formigé, l'édifice est étudié par le père C. de la Croix au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, par F. Eygun dans les années 1960 et plus ponctuellement par N. Le Masne de Chermont 20 ans plus tard. L'examen de leurs apports successifs est confronté à l'évolution générale, aux avancées les plus récentes et aux limites de l'archéologie et de l'histoire de l'art – à ce titre le baptistère de Poitiers constitue un nœud et un jalon épistémologique exemplaire.

Au chapitre II, B. Boissavit-Camus expose l'amorce de la séquence diachronique affinée des phases d'occupation/construction, fondée sur les observations archéologiques et stratigraphiques minutieuses opérées au cours de sept campagnes entre 1995 et 2002 – données confrontées et ajoutées à celles décrites au chapitre I. Le baptistère est judicieusement inséré et expliqué au sein du groupe épiscopal

qui apparaît de manière suggestive dans ce quartier urbain de *Pictava*. Les périodes 1 et 2 sont proto-urbaines jusqu'à la phase 3 (période 2) où prennent place les premières constructions antiques densifiées à la période 3 (phases 4-5). Lors de cette dernière phase (2<sup>e</sup> moitié du III<sup>e</sup>-1<sup>er</sup> moitié du IV<sup>e</sup> siècle) on a reconnu une *domus* dotée d'un petit balnéaire, contemporain de l'édifice public s'élevant à l'ouest du site qui est probablement transformé en *ecclesia* avec adjonction d'une galerie sud (et peut-être d'un chevet rectangulaire) entre les années 375-380 et le début du V<sup>e</sup> siècle. À la phase 6 (période 4) des baptêmes seraient déjà célébrés dans le *balneum* privé aménagé. La première salle baptismale, un peu trapézoïdale, est érigée en phase 7 (début du V<sup>e</sup> siècle) avec une première piscine, alors que se dessine la topographie et la nouvelle voirie du secteur autour de la cathédrale.

Il faut attendre l'ouverture du chapitre III (période 5) pour voir apparaître les états 1 et 2 d'un baptistère (V<sup>e</sup> siècle) conçu en tant que tel : une salle rectangulaire charpentée, large de 7 m (courte [17 m] ou longue [26,80 m] – on ne sait trancher), dotée à l'Est d'une annexe et pourvue en son centre d'une piscine octogonale – enfin comprise dans le moindre détail – alimentée en eau vive et coiffée d'un *ciborium*. L'état 2 correspond au rajout des annexes nord et sud qui donnèrent au bâtiment un aspect cruciforme. La période 6 (VI<sup>e</sup> siècle) est celle des états 3 (division en deux salles oblongues, agrandissement de l'annexe orientale, ajout du porche vers l'*ecclesia*) et 4 (reconstruction de la moitié est avec deux absides latérales hémicirculaires et une abside axiale inscrite dans un massif rectangulaire – organisation structurelle toujours perceptible). La période 7 s'étend du VII<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle. La reconstruction mérovingienne des parties hautes de l'état 5 (réalisée sous les évêques de Didon [† 673] et d'Ansoald [† après 697]) magnifia l'espace par la mise en place de l'emblématique décor monumental, ainsi que celle d'un autel dans l'abside d'axe, intérieurement polygonale. L'état 6, carolingien (début IX<sup>e</sup>-fin X<sup>e</sup> siècle), est celui des pavements de mosaïque à l'Est, de l'abandon du baptême par immersion, de la reconstruction du mur transversal avec trois hautes arcades facilitant les processions (?) et de la suppression du porche occidental – travaux liés à l'adaptation de l'édifice aux évolutions liturgiques et ecclésiales. La période 8 regroupe les états 7 à 10 dans une fourchette XI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle. Après un incendie violent qui dégrada le bâtiment vers 1018 (état 7), la salle ouest fut rebâtie sur le plan pentagonal actuel, lors de l'état 8 qui est aussi celui du beau décor peint, terminé vers 1090-1100. L'incendie conduisit